

LA FAMILLE COMME LIEU DE TRANSMISSION
Transmission & héritage culturel

-

REMERCIEMENTS

Avant tout j'aimerais remercier ma mère, ma famille, et leurs amis : Joanna Zulauf, Dorota Idoux, Lidia Syroka, Joanna Bayle, et Maurice Idoux qui m'ont permis d'enrichir mon mémoire et de me questionner sur la thématique de la transmission culturelle si passionnante et importante pour moi. Ensuite j'aimerais aussi transmettre mes remerciements à l'équipe pédagogique qui m'a accompagnée durant l'écriture de mon mémoire, à savoir Michel Volmer, et Jean-Claude Gross. Merci également à toute la promotion 2016 pour sa cohésion et sa bonne humeur.

SOMMAIRE

-
Remerciements
Introduction

3
7

1

LA FAMILLE
COMME VECTEUR
DE TRANSMISSION
- LE LIEU

10-11

L'évolution du
contexte familial
& sa relation à
la culture.

12-15

Construire sa propre
culture - Entretiens
& récits.

16-35

L'identité culturelle
: Doit-on renoncer à
son identité culturelle
pour s'intégrer dans la
société ?

36-37

Crise de la transmission.

38-41

Vers le projet :
Un outil de transmission
qui valorise l'échange

2

TRADITIONS, COUTUMES &
FOLKLORE - L'OBJET
& LE LIEN

46-47

L'Objet de mémoire
comme outil de trans-
mission.

50-51

Vers le projet :
Graphisme vernaculaire
& valorisation du
« faire ensemble ».

48-49

Perte de l'artisanat
& des savoir-faire
- Le rapport sensible à
l'objet.

3

LA TRANSMISSION &
LE RAPPORT AU TEMPS

55

Favoriser et améliorer
l'échange intergénéra-
tionnel.

56-60

Vers le projet :
Le jeu comme outil
de transmission
& fonction sociale.

61-80

Récits, mémoire
et identités.

-
Conclusion
Annexes
Bibliographie

82
85-96
99-102

-

INTRODUCTION

La culture polonaise est une culture qui m'a été transmise. Elle m'a inspiré dans le choix de mon sujet de mémoire, m'a nourri, et m'a permis de me questionner. En effet, ma mère qui est d'origine Polonaise a essayé de me transmettre ses origines. Cette culture m'a beaucoup marqué de part sa langue, ses fêtes, son histoire, son folklore coloré, et sa cuisine variée. J'ai commencé à m'interroger sur ce que l'on nous transmet, ce bagage culturel que l'on reçoit, que l'on porte toute sa vie.

Ainsi mes deux parents m'ont transmis leurs valeurs, leurs langues, et leurs différentes manières de faire. Ces deux cultures française et polonaise se sont mélangées, et même parfois mêlées. Alors comment construit-on sa culture ? Comment la transmet-on ? Transmettre une histoire, un savoir faire, oui, je veux parler de la transmission, du bagage que l'on porte, de ce qui nous a été transmis. Qu'est-ce que l'on reçoit ? Qu'est-ce que l'on en fait ? Et après, ces histoires, comment fait-on pour les raconter et les transmettre à nouveau ?

Aussi j'amène mes réflexions et mes questionnements petit à petit vers mon projet. En travaillant sur la notion de transmission et d'héritage culturel je m'interroge sur comment l'enfant issu d'une famille franco-polonaise, cultive et construit sa culture. Cette mixité me semble intéressante dans la mesure où deux histoires culturelles se mélangent. Mon lieu d'intervention s'organise donc principalement au sein de la sphère familiale tout en s'ouvrant aussi à des lieux plus ouverts favorisant l'échange et le partage culturel. En mettant l'enfant au cœur de ce projet je souhaite créer différents outils graphiques à sa disposition. Ils sont à utiliser collectivement en invitant la famille à transmettre, avec l'enfant, l'histoire d'un patrimoine culturel qui leur appartient.

1

LA FAMILLE
COMME VECTEUR
DE TRANSMISSION
- LE LIEU



1 La culture.[en ligne] < <http://portal.unesco.org/culture/fr/> >

2 Pierre BOURDIEU, La notion d'habitus, texte de référence: esquisse d'une théorie de la pratique, édition du Seuil (essais,405), 2000.

3 Pierre BOURDIEU, Op. Cit. p.11

4 Pierre BOURDIEU, Op. Cit. p.11

L'ÉVOLUTION DU CONTEXTE FAMILIAL & SA RELATION À LA CULTURE

Aujourd'hui le terme de culture a de multiples significations. Dans notre projet nous parlerons de la culture dite familiale. En effet, la famille constitue le premier groupe social auquel on appartient. La culture se construit selon l'environnement dans lequel on vit et elle détermine nos relations qu'on entretient avec les autres. Selon l'UNESCO, « la culture englobe les modes de vie, les systèmes de valeurs, et les croyances. Elle représente l'ensemble des traits distinctifs, qui caractérisent une société ou un groupe social »¹.

La famille transmet sa culture à tous ses membres. Ainsi les valeurs qu'elle nous donne déterminent le rapport que nous avons au monde. Elle englobe un ensemble de convictions, de principes moraux, inclut l'histoire personnelle et les diverses expériences que les membres de la cellule familiale ont vécues. La transmission familiale dépend donc du cadre socio-culturel auquel elle appartient. En effet, chacune des familles a sa manière de faire, à un vécu propre et une histoire unique.

La famille a un ensemble d'éléments qui détermine son passé qu'elle souhaite léguer et transmettre à ses enfants ou à ses petits-enfants. Cette transmission se construit grâce à une mémoire familiale, des savoir-faire, des traditions, des coutumes, des rituels etc. Le sociologue Pierre Bourdieu parle d'habitus. En effet, selon lui, cela constitue « différentes manières d'être communes à toutes les personnes d'un même groupe social, (...) acquises et intériorisées par l'éducation² ». Nos manières d'agir, nos goûts individuels sont des variantes de nos « *habitus de classe*³ ». Cependant il écrit que « ces variantes ne sont pas systématiques, car une part de nos faits, gestes et savoirs est imprévisible et spontané⁴. »

CONSTRUIRE SA PROPRE CULTURE

- ENTRETIENS & RÉCITS -

Dans mon projet je m'intéresse aux familles mixtes franco-polonaise et à leurs rapports avec cette culture. En effet, comme énoncé précédemment, nous parlons d'histoire et de spécificités individuelles.

J'ai pu donc rencontrer 3 familles : Joanna Zulauf, Dorota Idoux et Lidia Syroka. J'ai observé leurs intérieurs, leurs objets, leurs habitudes, et leurs rapports à la culture Polonaise. Mon intrusion dans leurs lieux de vie m'a permis de constater que chaque milieu familial dans lequel j'étais, avait son propre regard sur sa culture. Tous m'ont raconté leurs rapports à la Pologne, leurs souvenirs, leurs familles, leurs lieux favoris, leurs plats typiques et habituels, en somme leur culture individuelle et celle qu'ils transmettent et partagent.

« La culture n'est pas un programme mécanique, elle a une histoire. »
- Pierre Bourdieu -



Par ailleurs, j'ai rencontré d'autres familles à Strasbourg qui m'ont raconté leurs récits, leurs parcours, et leurs avis sur la transmission. Ce que je montre ici c'est deux portraits de femmes qui ont chacune leur bagage culturel et leurs histoires qui constituent leur identité.

QUELS SONT PLUS OU MOINS VOS TRAJETS DE VIE LORS DE VOTRE ARRIVÉE EN FRANCE ? - VILLES, TRAVAIL, POINTS DE REPÈRES ?

- « J'ai terminé mes études à Varsovie et je suis arrivée en France pour quelques semaines chez des amis. Il y a eu ensuite l'état de guerre déclaré en Pologne en 1981. Je me suis donc inscrite aux cours de français à l'Alliance Française, à Paris. » - *Lidia GORSKA - 60 ans, Paris.*

- « Moi je suis arrivée en France car je connaissais mon mari ici. En fait, c'est mon mari qui est venu en Pologne on s'est connu là bas et après je l'ai suivi ici. (...) Je travaillais en Pologne dans une entreprise franco-polonaise. Trois ans plus tard je l'ai suivi en France. Puisque je ne connaissais pas suffisamment le français, je me suis inscrite à l'université de Strasbourg, pour 3 ans. Ensuite on s'est marié et je suis restée dans ce pays. » - *Kasia AUBER - 35 ans, Saverne.*

La question de l'identité culturelle se pose aussi. Arrivant dans un pays étranger faut t-il renoncer à certaines de ses coutumes, habitudes pour s'intégrer ?

EN ARRIVANT EN FRANCE VOUS AVEZ CHANGÉ VOTRE MANIÈRE DE VIVRE ?

« J'ai changé parce que le rythme de vie est différent. Dès que j'ai commencé à travailler j'ai du adapter mon rythme de vie au rythme du travail, de la vie de tout le monde. Et puis j'avais envie d'apprendre la cuisine d'ici ! J'étais curieuse des habitudes des gens d'ici, et puis j'avais envie surtout ! J'ai intégré dans ma façon de vivre les traditions, et les fêtes familiales de mon mari. En fait, je pense que j'ai construit beaucoup de chose autour de mon enfant aussi. J'ai pris le meilleur de ma culture et de la culture française et j'ai essayé de regrouper les deux.

Quand j'ai commencé à travailler il fallait que je m'intègre dans l'entreprise, j'avais envie d'avoir de nouveau amis donc forcément tu es intéressée par leurs manières de vivre, et puis par amour pour mon mari j'étais curieuse de sa culture ! »

- *Lidia GORSKA - 60 ans, Paris.*

DOIT-ON RENONCER À SON IDENTITÉ CULTURELLE POUR S'INTÉGRER DANS LA SOCIÉTÉ ?

Cette question traite du rapport entre l'identité et la diversité, mais surtout de la société et des rapports que l'individu entretient avec elle à travers la culture. Mais qu'est-ce que l'identité culturelle ? Selon Edward T. Hall c'est la relation que l'homme « entretient avec lui même, avec ses institutions, ses idées, son entourage immédiat ou élargi à la communauté humaine, en un mot, à la relation qu'il entretient avec sa culture »⁵. L'identité commence quand on parle de soi. Mais l'autre me renvoie à moi, à ce que je suis. En effet, la construction identitaire passe par le rapport qu'on a à autrui. Dans l'article intitulé « L'identité culturelle entre soi et l'autre »⁶, Patrick Charaudeau par le justement de l'importance du rapport qu'ont à l'Autre. La rencontre avec l'Autre, serait une opportunité d'ouverture sur soi et sur l'Autre.

5 Edward T. HALL, *Au-delà de la culture*, Collection Points Essais, Les Éditions du Seuil, Paris, 1987.

6 Patrick CHAREAU-DAU, *L'Identité culturelle entre soi et l'autre*, Actes du colloque de Louvain-la-Neuve en 2005, [en ligne] < <http://www.patrick-charaudeau.com/L-identite-culturelle-entre-soi-et.html> > 2009.

7 [en ligne] < <http://www.cnrtl.fr/definition/renoncer> >

8 Leïlla Hadd, *L'accent de ma mère, de la gêne à la fierté*, ARTE radio, enregistrement de 06'35, [en ligne] < http://arteradio.com/son/61657763/1_accident_de_ma_mere > 2016.

9 Radu MIHAILEANU, *Va, vis et deviens*, film franco-israélien, 2005.

10 Sofia COPPOLA, *Lost in translation*, film américain-japonais, 2003.

11 Cédric KLAPISCH, *L'Auberge Espagnole*, film franco-espagnol, 2002.

entraver l'intégration. Dans le film « Va, vit et devient »⁹ de Radu Mihaileanu, le réalisateur parle d'un jeune enfant qui doit abandonner sa religion et sa famille pour pouvoir survivre. Malgré le racisme et l'exclusion auxquelles il sera victime c'est en cultivant ses vraies origines qu'il va pouvoir se construire.

Ainsi, appartenant à une culture différente, cela peut sembler difficile de s'intégrer dans une société qui a d'autres valeurs, coutumes et habitudes. En effet, nous verrons que le déracinement, est vécu comme un choc culturel lors de voyages par exemple. Ainsi cela peut témoigner d'une douleur de devoir renoncer à l'attachement qu'on a à sa culture, à ses racines. Nous analyserons le film « Lost Intranslation »¹⁰ qui parle de la barrière de la langue et des différences de codes culturels au Japon.

Néanmoins plutôt que de renoncer à ce que nous sommes ne serait-il pas mieux de composer son identité ? En effet, composer son identité par le biais de plusieurs cultures n'est pas contradictoire. Ne pas abandonner ce que nous sommes mais prolonger notre identité à partir du bagage culturel que nous avons déjà. Composer c'est aussi s'identifier et s'approprier une culture en acceptant l'autre dans sa différence. Dans le film que nous allons analyser intitulé « L'Auberge Espagnole »¹¹, Cédric Klapisch mène une réflexion sur la construction de l'Europe, en mettant en avant la composition des identités culturelles, et les différences traduites par le biais des personnages qui constituent son histoire. Bien que nos cultures soient éloignées, il est possible de construire une culture commune.

Pourquoi devrait-on renoncer à son identité culturelle ? Renoncer c'est abandonner volontairement ce que l'on a et « accepter que quelque chose ne se fasse pas, n'ait pas lieu, ou n'existe plus. »⁷. Certes s'intégrer dans une société reste important. Le sentiment d'appartenance à un groupe constitue un des aspects de l'identité et du sentiment de Soi. Le groupe nous donne des repères, une sécurité. En appartenant à un groupe on se définit à travers eux. Ainsi le fait d'être intégré dans une société nous permet de nous construire et d'être reconnu par les autres. Nous verrons d'une part dans l'enregistrement « L'accent de ma mère »⁸ diffusé sur Arte Radio que la mère de Leïla, d'origine Kabyle, apprend la langue française pour s'intégrer dans la société mais aussi pour s'émanciper et devenir plus autonome.

Cependant l'effort d'intégration faces aux obstacles culturels liés aux pratiques religieuses reste complexe. En effet, l'appartenance religieuse est un des facteurs qui peut



12 Patrick CHAREAU-
DAU, Op. Cit. p.16

13 Patrick CHAREAU-
DAU, Op. Cit. p.16

14 Patrick CHAREAU-
DAU, Op. Cit. p.16

-

I. CULTURE & IDENTITÉ

Identité culturelle : rapport à l'autre,
quête de soi, & de son identité /

Notre quête d'identité commence par l'ouverture sur l'Autre. En effet, nous semblons avoir besoin de l'Autre et de sa différence pour nous rendre compte de ce que nous sommes.

Dans l'article « L'identité culturelle entre soi et l'autre », Patrick Charaudeau parle de la quête de soi à travers l'autre. En effet, dans son texte il explique que le regard de l'autre se rapporte à nous-mêmes, il est comme notre miroir. Il cite *les Fables* de la Fontaine. Selon lui dans chacune d'elles l'auteur confronte deux animaux pour rendre compte à l'autre de ce qu'il est : « Le corbeau se découvre naïf et orgueilleux, sous le regard du renard ; la cigale frivole et irresponsable aux dires de la fourmi ; le lion pas si puissant que ça devant l'action du rat qui le libère des mailles du filet qui l'emprisonnent... »¹².

Il poursuit en parlant du rapport que l'on a avec la société. En effet, généralement nous nous identifions à un groupe qui nous est proche et qui correspond à nos codes sociaux. L'appartenance à un groupe nous fait nous remettre en question à propos de ce que nous sommes. Il parle de la notion d'identité culturelle, et écrit qu'« aller à la quête de son identité culturelle, c'est aller à la quête de soi »¹³.

Un peu plus loin, il revient sur le terme de culture. Selon Taylor « la culture est un ensemble d'habitudes acquises par l'homme en société »¹⁴. Si il y a plusieurs sociétés, il y a donc plusieurs cultures et chaque groupe social détient sa propre culture. Il explique qu'aujourd'hui les flux migratoires entraînent des déplacements et de nombreux mouvements de population. Ces changements provoquent des mélanges culturels et parfois une perte de la culture d'origine et

donc une perte de son identité culturelle. De ce fait, cette identité culturelle se modifie perpétuellement, elle est « mouvante »¹⁵, elle évolue dans le temps. Nous assistons alors à un processus d'acculturation qui nous pousse à partir à la recherche de notre « culture originelle »¹⁶.

15 Patrick CHAREAU-
DAU, Op. Cit. p.16

16 Patrick CHAREAU-
DAU, Op. Cit. p.16

Pour cela on revient à la quête de soi en retournant à nos racines, c'est-à-dire en faisant référence à notre mémoire et au passé. Mais aussi à nos origines qui s'ancrent dans un territoire, et dans une langue. Par ailleurs, on assiste à l'affirmation de soi à travers la résurgence des coutumes anciennes et le retour aux origines, affirmant ainsi notre volonté d'être ce qu'on est depuis ce que furent nos ancêtres. Ainsi, c'est ici que commence notre réelle quête identitaire. Un peu plus loin, il en revient à parler du besoin du rapport à l'autre pour prendre conscience de notre existence. Il soulève ici un paradoxe. En effet, dans cette recherche et construction identitaire nous semblons avoir besoin soit de rejeter l'autre, soit de le rendre semblable à nous. Cette contradiction semble être souhaitée pour ainsi éliminer cette différence. Mais dès que nous rejetons l'autre pour effacer cette différence nous perdons aussi notre identité. D'où ce jeu subtil entre acceptation et rejet qui montrent ici toute la difficulté d'être soi. Pour illustrer ce propos il rajoute le mot célèbre de Rimbaud : « Je est un autre ». Ainsi, cette construction identitaire est fondée sur un principe d'altérité et de confrontation.

L'auteur explique que l'histoire est composée de déplacements, de rencontres et de mélanges culturels qui s'accompagnent malheureusement de conflits. Selon lui, c'est une erreur de penser qu'il y a une « ethnie unique »¹⁷, en réalité il y aurait plutôt une identité collective qui pourrait se construire par le biais du partage où interagiraient de nombreuses influences et groupes culturels composites. Ainsi dans cet article l'auteur expose la nécessité du regard de

17 Patrick CHAREAU-
DAU, Op. Cit. p.16

18 Patrick CHAREAU-
DAU, Op. Cit. p.16

19 ARTE radio,
L'accent de ma mère
Op. Cit. p.16

20 ARTE radio,
L'accent de ma mère
Op. Cit. p.16

l'autre dans sa construction identitaire, et rajoute pour finir que « l'identité est une somme de différences »¹⁸.

-

II. S'INTÉGRER EN SOCIÉTÉ S'intégrer est-ce renoncer à être soi ? /

Certes l'Autre nous construit mais vouloir s'intégrer dans une société qui à d'autres valeurs ne semble pas évident. Vouloir s'intégrer nécessite-t-il finalement de renoncer à une partie de soi ? En effet, s'intégrer permet à une personne de devenir membre d'un groupe en acceptant certaines valeurs et normes. L'intégration doit fonctionner dans les deux sens. Dans un premier temps, l'individu doit se conformer aux valeurs du groupe, mais dans un second temps la société doit aussi faire l'effort d'intégrer l'autre dans sa communauté.

L'individu, étranger au groupe, doit abandonner d'une certaine manière une partie de ses valeurs qui sont en désaccord avec celle de la société. Dans cette partie nous parlerons de la barrière de la langue comme source de difficultés à s'intégrer. En effet, sans la langue adéquate, la communication entre les deux individus reste difficile.

Nous analyserons dans cette partie « L'accent de ma mère »¹⁹ qui est un enregistrements diffusé sur Arte radio, et réalisé par Leila Hadd, en octobre 2015. Leila, raconte son rapport avec la langue singulière de sa mère kabyle. Et comment elle est passée de la gêne à la fierté de ses origines.

« Je vous présente ma mère... »²⁰ Dit-elle au début de l'enregistrement. Dans cet extrait Leila présente sa mère et le rapport qu'elle entretient avec la langue française. En fond, on entend des bruissements, sa mère semble préparer la cuisine. Elle raconte qu'elle ne se souvient plus du moment exact où elle a entendu son accent, que pour elle sa mère

parlait normalement comme tout le monde. Ce n'est que bien plus tard qu'elle a commencé à l'entendre.

À certains moments de l'entretien sa mère prend la parole « J'ai peur de dire pas bien »²¹ dit-elle. En effet, elle explique avoir honte de son accent et n'aime pas parler en public. Elle évoque différentes situations, dont une qu'elle a vécue en allant chez le pharmacien avec son fils. Deux dames lui ont demandé l'âge de son enfant et au lieu de dire 2 ans, elle a dit 12, puis finalement a abandonné et a montré son âge avec ses doigts. Les gens pensent alors qu'elle ne parle pas français, que c'est une étrangère. La langue est donc pour elle une barrière sociale. Elle décide de prendre des cours de français. Cela semble important pour elle de pouvoir s'intégrer et discuter plus librement avec les autres. Ne plus avoir de regards interrogateurs mais pouvoir parler comme étant l'une des leur. En effet, plusieurs fois elle se retrouve dans une situation où elle est vue comme « une autre » à cause de son accent et de sa manière de parler.

21 ARTE radio,
L'accent de ma mère
Op. Cit. p.16

Par ailleurs, à la maison sa mère mixe des mots français et kabyles. Elle finit par inventer son propre langage et cela donne des mélanges de mots amusants comme : « perdre, bres-tir, sesoner, ebserve, pfisiter » (...) « Allumer la veillouse ». « Ma mère parle un français bien à elle, avec un accent et des mots bizarres... » (...) « Je n'imagine même pas ma mère parler autrement, avoir un français parfait... ce serait trop bizarre »²² nous dit-elle.

22 ARTE radio,
L'accent de ma mère
Op. Cit. p.16

Mais Leila nous confie que ce langage représente sa vraie langue maternelle et que parfois elle a peur de répéter ces mots inventés à l'école. « C'est comme se retrouver en pyjama dans la cour de récré, comme dévoiler quelque chose d'intime et personnel qu'on assume seulement chez soi »²³.

23 ARTE radio,
L'accent de ma mère
Op. Cit. p.16

Ainsi dans cet extrait nous parlons de la barrière de la langue qui peut être parfois vécue comme une difficulté de s'intégrer. Se comprendre entre individus est l'une des premières choses qui nous permet d'accéder à un groupe. Ici la mère de Leila a du mal à se faire comprendre, c'est pourquoi elle décide malgré tout d'apprendre la langue et de prendre des cours de français. Néanmoins Leila exprime aussi cette gêne de montrer ses différences linguistiques qui traduisent une identité composite et « autre ». Alors nous pouvons nous interroger sur cette envie d'abandon ?

Cette question d'abandon se pose aussi dans le film « Va, vit et devient »²⁴. En effet, ici le réalisateur parle d'une action qui a été menée dans les années 80 par les Etats-Unis et Israël pour sauver le peuple Falashas. Toute l'Afrique est alors frappé par la famine. Tous fuient et se retrouvent dans des camps réfugiés Ethiopien. Cette mission est appelée « L'opération Moïse » et permet d'emmener des milliers de Juifs Ethiopiens vers Israël. La mère de Schlomo, de religion chrétienne pousse son fils à se déclarer juif pour le sauver de la mort. L'enfant arrive en Israël et est ainsi déclaré juif et orphelin. Alors, une famille française sépharade l'adopte. Ainsi, le film raconte son intégration au cours de laquelle il découvrira la culture occidentale, la judaïté mais également le racisme et la guerre.

24 Radu MIHAILEANU,
Va, vis et deviens.
Op. Cit. p.17

En effet, Schlomo sera considéré comme un intrus : « Ils veulent que je devienne comme eux, je ne veux pas changer »²⁵ dit-il. Devant taire son origine il essaiera de s'intégrer tant bien que mal. A l'école il sera rejeté et montré du doigt par les enfants et les parents d'élèves. De même les débuts dans sa nouvelle famille s'avèrent être difficiles. Refusant toute nourriture il souffrira de ce changement et de l'écart culturelle qui le sépare des autres.

Durant son adolescence, Schlomo va alors rencontrer Sara. Le père de sa petite amie va refuser leur liaison et ainsi

25 Radu MIHAILEANU,
Va, vis et deviens.
Op. Cit. p.17

l'empêcher de la voir. Pensant le convaincre et être accepté par le père il va essayer de lui prouver sa judéité en démontrant si un juif peut être noire. Malgré ses efforts le père restera sur ses positions et cela échouera en l'obligeant à la quitter.

Néanmoins pendant toute son enfance et son adolescence il cultivera en cachette ses origines et c'est ce qui le sauvera. En effet, il ira à la rencontre d'un scribe qui l'aidera à conserver sa propre langue, l'amharique, à trouver ses repères et la dignité de la mémoire. Ainsi, en ayant la volonté de continuer à faire vivre ses origines il disposera de l'aide de sa nouvelle famille pour se construire et surmonter cette différence.

Il partira ensuite en France, à Paris pour des études de médecine. Face à son questionnement identitaire il n'abandonnera pas pour autant ses origines et cherchera à trouver un équilibre. « Tu es juif ? Un noir ? Moi aussi je suis un déraciné, un originaire de Roanne. À Paris j'ai pris une claque ! Tes parents sont où ? » (...) « C'est où chez moi ? » (...) « Celui là est grand blond aux yeux bleus, il fait des études de droit » (...) « Reste en France Shlomo ! » (...) « Je ne comprends pas... »²⁶.

À la fin du film tout prendra sens, car de retour dans son pays natal il retrouvera sa véritable mère avec laquelle il était si longtemps éloigné.

Ainsi dans ce film le protagoniste devra renoncer à ses origines pour survivre et échapper à la mort. Intégré et protégé par sa deuxième famille mais exclu par la société, il souffrira longtemps de sa différence. La situation politique ne facilitant pas pour autant les choses cela accroîtra d'avantage son exclusion parmi le peuple juif. De plus, sa couleur de peau sera une différence de plus à surmonter.

26 Radu MIHAILEANU,
Va, vis et deviens.
Op. Cit. p.17

« Ils veulent que je devienne
comme eux, je ne veux pas changer. »
- « Va, vis et deviens » de Radu MIHAILEANU. -



-

III. LE CHOC CULTUREL

Se perdre dans une autre culture /

Voyages, expatriations, départ à l'étranger sont des moments où l'on doit se confronter à une autre culture. Cela peut paraître déstabilisant d'assister à un changement culturel, où les codes, les manières de faire et de penser sont différentes. Barrière linguistique, fossé générationnel, surcharge d'information, rythme de vie, manière de se vêtir, de manger, et de se comporter... Tout cela peut entraîner un mal du pays car ne correspondent pas à notre culture d'origine. On cherche désespérément des repères dans ce flux de codes illisible et inconnus.

Sofia Coppola traite ici de cette notion difficile qu'est la transition, et l'adaptation. Son film « Lost in Translation »²⁷ réalisé en 2003 parle d'une star de cinéma (Bob Harris) qui part dans la ville de Tokyo pour tourner un spot publicitaire pour le Whisky. Perdu dans cette ville, au sein d'une culture dont il ignore tout, il va rencontrer Charlotte, une jeune Américaine qui loge dans le même hôtel que lui et qui deviendra sa complice et son repère face à cette culture qu'il ne comprend pas.

27 Sofia COPPOLA,
Lost in translation.
Op. Cit.p.17

« Je suis piégé... ça s'arrange avec le temps ? »
- « Lost in Translation » de Sofia COPPOLA -



L'entre deux mondes /

Bob et Charlotte sont égarés dans un espace entre deux mondes. En effet, même le titre « Lost in translation » renferme la notion intraduisible de se perdre dans le passage d'une langue à l'autre. Mais la traduction littérale du titre serait « Perdue dans la traduction ». Les personnages sont égarés, perdus entre deux espaces. Cette transition Sofia Coppola la montre. En effet, Bob et Charlotte alternent entre l'hôtel et le monde extérieur, leurs communications téléphoniques (qui les relient à leur culture d'origine) et le pays dans lequel ils vivent, leurs relations amicales et leur solitude lorsqu'ils se retrouvent dans leurs chambres d'hôtel. Ainsi, la réalisatrice met bien en évidence cette idée de transition, d'entre deux où l'on cherche ce que l'on connaît pour se rassurer et en même temps le monde extérieur qui nous fait peur.

Entre égarement & confrontation /

En effet, dans ce film on parle de ces deux protagonistes qui sont perdus. Perdus dans la vie, mais aussi dans le pays dans lequel ils se trouvent. Entourés d'une culture qu'ils n'arrivent pas à comprendre, Bob et Charlotte vont essayer de s'aider. Entre décalage horaires, et barrière linguistique ils seront un point de repère pour l'autre et c'est ce qui les aidera à surmonter parfois leurs difficultés.

Notons aussi l'acuité du regard de la réalisatrice. Elle traduit cette confrontation entre l'attachement à ses repères culturels et ce monde inconnu par des effets cinématographiques sensibles. En effet, l'aspect esthétique du film est très travaillé : la couleur, les lumières, les signes multicolores de la ville japonaise. Elle alterne entre plans serrés sur les individus et plans éloignés de la ville. Comme pour mettre en opposition le ressenti du personnage et l'extérieur qui l'opprime.

« C'est tout réfléchi,
je veux me tirer d'ici le plus vite possible » (...)
- « Lost in Translation » de Sofia COPPOLA -



Décalage culturel & problème d'intégration /

Par ailleurs, nous parlerons du côté absurde dû au décalage culturel. Plusieurs scènes illustrent ces moments quelque peu comiques. En effet, d'une part lors de la scène de l'émission de télévision où Bob ne comprend pas l'absurdité de leurs remarques, et de leurs rires forcés. Mais aussi lorsqu'il est dans la salle de bain et que le pommeau de douche est trop bas pour lui. Ainsi Sofia Coppola porte un regard léger sur les choses nouvelles pour eux, mais aussi : la nourriture, les costumes japonais, leurs sens de l'hospitalité, leurs l'excentricité, les surplus d'informations dans les rues, la culture du jeu vidéo, leurs langue saccadé et leur humour particulié.

Fuite & questionnement /

Ainsi ces deux personnages sont incapables de s'intégrer à la réalité et à la culture qui les entoure. Ils veulent au contraire fuir cette réalité. En effet, dans une des scènes Bob dit à Charlotte « Est ce que je peux vous confier un secret ? Je pense organiser un truc pour m'évader et je cherche disons un complice. Faudrait qu'on arrive à s'arracher de ce bar, et ensuite de l'hôtel, et ensuite de cette ville et enfin de ce pays. »²⁸ Dans une autre scène Bob parle au téléphone avec son agent car on lui propose d'assister à une émission télévisée, mais il lui explique qu'il ne veut pas rester ici plus longtemps : « C'est tout réfléchi, je veux me tirer d'ici le plus vite possible » (...) « Je suis très dépaysé... »²⁹ Annonce t-il plus tard à sa femme. Ils se sentent piégés dans une culture qu'ils ne comprennent pas: « Je suis piégé... ça s'arrange avec le temps ? »³⁰ demande Charlotte à Bob. Ce film mène parallèlement un questionnement philosophique sur la recherche du sens de leur vie. Ainsi cette fuite montre cette difficulté à s'intégrer dans un lieu où la culture est différente de la leur.

28 Sofia COPPOLA,
Lost in translation.
Op. Cit.p.17

29 Sofia COPPOLA,
Lost in translation.
Op. Cit.p.17

30 Sofia COPPOLA,
Lost in translation.
Op. Cit.p.17

-

IV. DIVERSITÉ & IDENTITÉ

Mais vouloir composer son identité semble être une attitude plus judicieuse qui témoigne d'une certaine ouverture au monde et à l'Autre. En effet, le film de Cédric Klapisch parle de cette idée de composition et de construction d'identités à travers différents personnages et personnalités. Il parle de l'Europe qui se construit à partir d'identités diverses et composites et c'est ce qui fait sa force.

L'Auberge Espagnole, film réalisé par Cédric Klapisch en 2002 raconte l'histoire d'un jeune étudiant français de 25 ans qui part poursuivre sa dernière année d'étude en Erasmus à Barcelone. Arrivé sur place il emménage dans une collocation où il rencontre 6 autres étudiants : un Italien, une Anglaise, un Danois, un Allemand, une Espagnole et une Belge. Ce film nous montre une vie étudiante multiculturelle. Ainsi Xavier, le protagoniste, va beaucoup apprendre durant cette année, loin de tout ce qu'il connaît il va changer ses habitudes et sortir de ses préjugés.

Dans ce film, Cédric Klapisch met bien en évidence cette ambiance multiculturelle et la vision d'une société européenne en construction, qui montre une véritable identité commune. Dans une scène du film l'acteur Romain Duris (Xavier) dit d'ailleurs: « J'suis français, espagnol, anglais, danois ! J'suis comme l'Europe, j'suis tout ça, j'suis un vrai bordel... »³¹.

En même temps il met en lumière certaines thématiques tel que les problèmes touchant aux langues régionales (Catalan, Wallon et Flamand). Aussi il montre les incompréhensions culturelles liées à la langue, les obstacles de communication avec différents jeux de mots (la fac, « fuck » en anglais), les différents mélanges des 4 langues dans la colocation. Tout en touchant aux stéréotypes des peuples liés à l'identité

culturelle des personnages : l'Allemand rangé et organisé, l'Italien tête en l'air et désordonné, le Danois écolo et un peu en retrait, l'Espagnole caractérielle et impulsive, et la Belge indépendante et sûre d'elle.

Mais ici nous allons nous intéresser à une scène en particulier. A l'université, les 15 étudiants Erasmus assistent au même cours d'économie que Xavier. Arrivés en cours ils se plaignent que le professeur ne veuille pas faire son cours en castillan mais en catalan. Or c'est pour apprendre l'espagnol (castillan) qu'ils sont venus en Espagne. Cela engendre une discussion entre les étudiants en dehors de l'université.

La scène se passe dans les rues de Barcelone, une des étudiantes d'économie se demande si cela n'est pas contradictoire de défendre la langue Catalane sachant qu'on est en train de construire l'Europe. Vient ensuite une réflexion sur la notion d'identité. L'un des étudiants répond qu'il n'est pas d'accord avec ce qui vient d'être dit par l'étudiante. En effet, il explique qu'il s'agit ici d'identité et qu'il n'y a pas une seule identité valable, mais plusieurs qui peuvent se combiner. En effet, selon lui c'est une forme de respect ; bien qu'il soit Gambien par ses origines et Catalan, ses deux identités ne sont pas contradictoires pour autant. C'est une identité qu'on peut composer et assembler. « L'Espagne c'est pas seulement Olé ! C'est beaucoup plus que cela »¹ dit un autres du groupe. Ainsi il précise qu'il ne faut pas rester enfermé dans nos stéréotypes mais respecter le pays et ses multiples identités culturelles.

« J'suis français, espagnol, anglais,
danois ! J'suis comme l'Europe, j'suis tout ça,
j'suis un vrai bordel... »
- « L'Auberge Espagnole » de Cédric KLAPISCH -



-

En définitive, cette question reste difficile. En effet, renoncer à son identité culturelle montrerait que nous ne sommes pas libre d'être ce que nous sommes. Il y aurait une possibilité de composer son identité au lieu d'y renoncer. Néanmoins comme nous lavons déjà vu la religion, la langue, la couleur et les préjugés culturels fond parfois obstacles à l'intégration et bien que de vouloir prôner le mélange culturel et l'ouverture à l'autre parfois cela ne semble pas suffisant.

Alors doit-on nécessairement abandonner ses origines et son identité pour autant ? Il appartient à chacun de nous de construire son identité culturelle. Nos origines et notre histoire personnelle sont la base de ce que nous sommes, à nous ensuite de la construire et de la composer selon le monde et la culture qui nous environne.

EST-CE DIFFICILE DE TRANSMETTRE SA CULTURE À SES ENFANTS ?
ET SI OUI, POURQUOI ?

« Si on est vraiment intégré dans la société c'est difficile parce qu'on travaille et on vit avec les autres. Donc on ne peut pas toujours imposer nos propres coutumes, il faut respecter les personnes avec qui on vit aussi. Cette transmission est limitée parce qu'on n'a pas le temps, on travaille et les enfants vivent surtout dans les écoles françaises. »

VOS ENFANTS SONT ILS INTÉRESSÉS PAR VOTRE CULTURE ?

« Oui beaucoup ! Au début pour l'enfant c'est naturel ça fait partie de sa personnalité. Les enfants ne s'en rendent pas compte tout de suite. On leur donne la chance de découvrir cela. » - Lidia GORSKA - 60 ans, Paris.

Ce que j'ai pu retenir de cet entretien c'est que selon Lidia nous sommes de moins en moins propices à la transmission car toujours contraint au temps, au travail, à l'école... Par ailleurs, lorsque deux cultures se côtoient il est important de laisser la place à l'une comme à l'autre. C'est un équilibre qui est parfois difficile à maintenir et à entretenir.

CRISE DE LA TRANSMISSION

Composée, décomposée, recomposée, aujourd'hui la famille, est un milieu qui a beaucoup évolué et changé. En effet, cette réorganisation familiale a bouleversé nos rapports sociaux. Non seulement la famille s'est transformée mais le monde dans lequel nous vivons a aussi changé. En effet, selon Stéphane Baillargeon nous vivons dans une société plus individualiste, fonctionnaliste et autosuffisante. Nos rapports ne sont plus aussi simples et naturels qu'il y a quelques années.

L'école et la famille sont deux principaux acteurs de la transmission aujourd'hui, or ces deux institutions traversent actuellement une réelle crise. En effet, la famille subit d'énormes transformations et semble avoir perdu son statut de médiateur. Elle n'est plus un lieu d'apprentissage, de connaissance où lieu de transmission, mais un cadre devenu affectif.

Ainsi on assiste à une réelle crise de la transmission qui est due principalement aux nouvelles technologies de communication, tel internet et les réseaux sociaux, qui nous donne une illusion du savoir en valorisant uniquement l'immédiat et le présent. Nous n'exerçons plus cet effort de recherche, de réflexions et de connaissances. Les moteurs de recherche comme Google nous apportent directement la réponse et ne nous demandent plus d'efforts. Ainsi nous avons un rapport instrumental aux objets technologiques. L'échange, le débat et les récits sont des éléments qui ne semblent plus rythmer notre quotidien. Tablettes, Smartphones, ordinateurs... nos vies sont perturbées maintenant par des gadgets qui entravent nos relations. Ces technologies s'immiscent d'ailleurs de plus en plus dans le cadre familial avec diverses applications ludo-éducative sur I-pad par exemple. Le temps parents-enfants est donc brouillé et oublié par tous ces éléments et ne permettent pas d'accorder suffisamment de temps pour les

échanges familiaux qui autrefois avaient leur place.

Ces technologies ont modifié aussi le rapport que nous avons au temps. Tout se fait dans l'immédiat, et dans l'instantanéité.

La transmission est quelque chose qui humaniserait l'Homme. Or, l'Homme par sa nature est Culture. Sans volonté de transmettre de génération en génération il n'y a donc pas de culture. Selon Hannah Arendt la transmission est le moyen d'assurer la continuité du monde par son renouvellement. Ainsi sans rapport au passé et à la mémoire il ne peut y avoir de transmission. Fernand Dumont parle également de la culture comme quelque chose qui n'est pas acquis, c'est une quête perpétuelle menée par l'Homme. Cette quête suppose une transmission en lien avec l'éducation. Et sans cette éducation la culture est perdue.

VERS LE PROJET : VERS UN OUTIL DE TRANSMISSION QUI VALORISE L'ÉCHANGE

Mon but est donc de réintroduire ce temps de transmission dans le contexte familial. Ainsi créer des outils qui incitent aux récits, et à l'échange entre les membres de la sphère familiale.

OUTILS DE DIALOGUE

Pour la Semaine de l'Innovation Publique, j'ai testé les premiers outils qui favorisent cet échange. Ils m'ont permis de questionner les gens sur mon projet. Chacune des cartes que j'ai créent avait une thématique: fêtes et traditions, culture populaire, et cuisine. Les usagers devaient en piocher 3 en les retournant, pour découvrir quelle image se trouvait derrière.

J'ai utilisé ces outils en allant sur le terrain, à Strasbourg dans le quartier de Neudorf dans un premier temps. Et j'ai tenté de déterminer ce qui leur a été transmis, en leur demandant des références de fêtes culturelles et régionales, leurs souvenirs d'enfance et si à leur tour, ils transmettaient de nouveau.

Estelle 46 ans découvrant les dessins de Saint Nicolas me dit:

« Ah ! Cela m'évoque les dessins de mon enfance, il y avait ça dans les boulangeries et c'est beau à voir ! C'est authentique, ça m'évoque Noël, et ça me plaît ! C'est aussi l'Alsace et ses belles traditions ! (...) Mais je n'ai pas d'enfants, je transmets à mes petits frères et sœurs.

- Catherine 40 ans : fleuriste

Catherine tombe sur la carte cuisine et en retournant sa carte, découvre l'image de la choucroute :

« Alors cuisine ! Choucroute ! Ça c'est la choucroute de ma maman ! Ils ne transmettent pas les recettes chez moi, ils font ! (rire) Ma maman en fait en grande quantité ! »

Carte culture populaire - costume Alsacien: « Ça me fait penser à fête de la choucroute à Geispolsheim, j'y allais tout le temps étant petite ! »

Troisième et dernière carte: « Oui ! Saint Nicolas, c'est Noël, les traditions sont très importantes en Alsace ! »

Je me suis ensuite déplacée plus au centre ville vers le Marché Broglie, là bas il y avait plus de passages. En effet, en arrivant sur place, j'ai réussi à interroger d'autres personnes avec des avis plus intéressants: Agnès, enseignante à Strasbourg, née à Paris, originaire de Bretagne et vivant en Alsace. En parlant avec elle, plusieurs points intéressants ont ressurgi:

« Oui je suis originaire de trois belles régions. J'ai donc essentiellement vécu en Bretagne, et toute ma famille est de là-bas. Je pratique la danse Bretonne et je trouve que la transmission est très importante! Il faut surtout qu'elle puisse évoluer et s'ouvrir aux jeunes pour pouvoir la transmettre.

Je vois que certains veulent rester dans leurs traditions sans s'ouvrir et ça c'est mauvais ! Moi je trouve qu'il faut transmettre aux jeunes aussi car sinon, ces traditions se perdent, meurent, c'est dommage ! »

En continuant à déambuler dans le marché, je rencontre une jeune femme qui est justement d'origine Polonaise :

- Katazyna Lumnik 30 ans est mariée à un Alsacien et a 2 enfants:

« J'ai fait l'erreur de ne pas avoir parlé polonais tout de suite à ma première fille. Aujourd'hui elle ne veut pas parler. Je n'ai pas voulu faire la même erreur pour mon fils. Je lui ai donc parlé directement en polonais et il parle beaucoup plus facilement que sa sœur. »

-
Les outils m'ont aidé à faire parler les gens sur leurs rapports aux traditions. Ce fut un élément déclencheur, les passants se prenaient au jeu et me racontaient leurs spécialités culinaires familial ou tout simplement celles qui connaissaient et qu'ils avaient l'habitude de faire. Certains stéréotypes les faisaient réagir comme la choucroute pour l'Alsace et ils m'énuméraient les autres plats moins connus du grand public.

2

TRADITIONS,
COUTUMES & FOLKLORE
- L'OBJET & LE LIEN -



Tradition vient du latin « tradere » qui veut dire transmettre. On transmet des traditions, des savoir-faire qui font partie d'une culture qui a ses propres rites, chants, fêtes, plats, et danses. Ainsi la tradition est la conservation dans le présent de certains éléments culturels du passé qui sont considérés comme importants et qui vont traverser le temps. Elle assure d'une certaine manière une continuité, et fonde une identité collective.

Les traditions véhiculent certaines coutumes, pratiques et valeurs propres à un peuple. En effet, les traditions de Noël par exemple font partie des traditions que l'on renouvelle chaque année. En France, on se réunira autour d'une table et on dégustera du foie gras, des fruits de mer, de la dinde, et du chocolat. Les traditions en Pologne seront différentes, à Noël lors du repas, on mangera plutôt du bigos, de la soupe de betterave, des pierogis, du hareng à l'huile, du pain d'épice, et du gâteau au pavot. Avant de passer à table, on se partagera du pain en se souhaitant les meilleurs vœux. Ainsi les pratiques divergent, d'une culture à l'autre et constituent les traditions de chacun.

Par ailleurs, le folklore est lié à l'art et aux traditions populaires d'un pays. L'art populaire, les motifs, le tissage, les ornements, les danses typiques régionales. Tout cela fait partie d'une tradition et d'un savoir faire ancestral.

Dans la région de Voïvodie dans la ville de Lublin au sud-est de la Pologne, la création artisanale y est très diversifiée. Depuis plusieurs siècles Lublin est une région habitée par différents groupes ethniques qui avaient des traditions très diverses. On peut voir ici différents tissages, décorations et motifs floraux typique slaves. C'est une des régions polonaises qui a le plus préservé son art traditionnel.

L'OBJET DE MÉMOIRE

Nous avons tous un objet qu'on nous a été légué. Ce quelque chose qui appartient au passé assure en quelque sorte la continuité de manière symbolique de ceux qui nous ont quittés. Ces objets sont chargés d'histoires qui nous rapprochent de notre culture et de nos traditions. Passé de main en main : bijoux, coffrets, bibelots, vêtements, ils sont chargés d'histoires, d'anecdotes, de messages parlés quand ces objets ont été légués. Ainsi remplis de symboles ils permettent d'assurer la continuité d'une génération à l'autre.

-

« L'Objetothèque »

J'ai récolté plusieurs histoires de différentes personnes de ma classe, ou extérieures à mon cercle d'amis. La plupart du temps, j'intervenais chez eux et je leur demandais de prendre en photo un des objets qui leur a été transmis par leur famille. Tous m'ont raconté une histoire personnelle. La manière dont ils me présentaient l'objet était à chaque fois différente. Certains me présentaient l'objet, tel une œuvre d'art avec une certaine distance. D'autres m'exposaient l'objet en le manipulant, ou encore en m'apportant une photo d'eux même portant l'objet en question. J'ai donc pu collecter plein de bribes et morceaux d'histoires disparates. J'avais l'impression d'être détective et de chercher des indices, je m'infiltrais dans l'univers et l'histoire de chacun comme une petite souris. Pour ce travail graphique, je voulais que cela ressemble à un jeu de composition. Pouvoir répertorier toutes ces histoires dans une boîte, les classer, les comparer et les mélanger, en permettant à chacun de retracer d'une certaine manière le souvenir et l'histoire de chacun.

comme une évidence. Je l'ai mis dans la chaîne hifi du salon et mon père s'est étonné que je me sois mis à la musique des Andes. Je lui ai reproché de ne pas m'avoir montré ce CD plus tôt. »
- Rémi Poupinet.



« C'est un CD de mon père, dont la mélodie est restée au fond de moi. Depuis toujours, elle émerge, mais son origine m'est inconnue. Il y a 5 ans, dans la cave, de l'ai retrouvée. L'image de l'album m'est apparue



PERTE DE L'ARTISANAT & DES SAVOIR-FAIRE

Lorsque nous parlons de transmission, on parle aussi d'expérience et de savoir-faire issus d'une tradition qu'on nous a transmise. Autrefois, on était forgeron, menuisier, agriculteur, boulanger, fermier, ou pâtissier de père en fils. On apprenait en famille en regardant faire les aînés. Ainsi le métier, on ne le choisissait pas, on assurait la relève de ses parents. C'était plus un devoir qu'un choix parfois. On devait réussir pour pouvoir transmettre à nouveau l'entreprise à ses enfants.

Ainsi les savoir-faire étaient quelque chose qui était légué de génération en génération. Dans le milieu rural du 18ème siècle plusieurs objets personnels, outils de travaux sont sculptés et décorés. Ils ont une esthétique singulière qu'on ne retrouvera pas dans la même famille. Cet artisanat est appris et légué dans le but de les réutiliser et de les transmettre à nouveau. Ainsi l'artisanat et les savoir-faire se perdent de plus en plus aujourd'hui : en effet, lorsqu'un objet est cassé on ne répare plus, on le remplace en achetant un nouveau au supermarché.

L'industrialisation nous a amenés à perdre nos savoir-faire et à ne plus transmettre ce savoir. Les objets sont dénaturés et impersonnels. Pourtant auparavant lors des fêtes, on fabriquait soi-même les décorations de Noël, les moments familiaux étaient partagés. Ces préparatifs faisaient partie aussi de l'esprit de Noël et prolongeaient en quelque sorte cette période de fêtes.



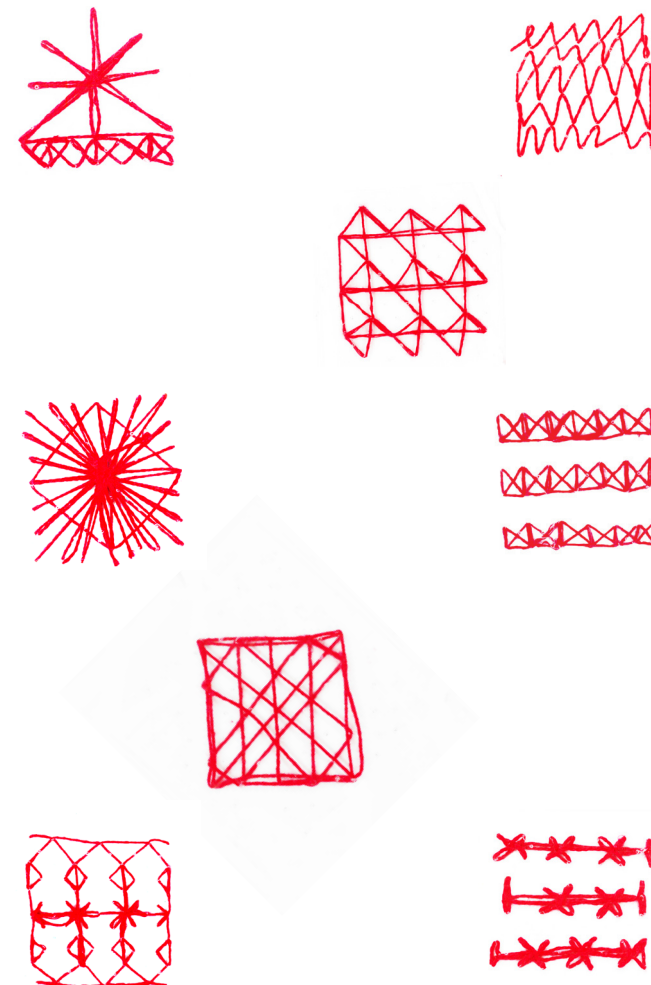
VERS LE PROJET : GRAPHISME VERNACULAIRE & VALORISATION DU « FAIRE ENSEMBLE »

Dans mon projet je veux mettre en avant un graphisme vernaculaire en valorisant l'esthétique traditionnelle du folklore polonais. En effet, comme annoncé précédemment nous avons perdu ce rapport unique et sensible à l'objet. Aujourd'hui le jeu par exemple est quelque chose d'impersonnel qui a une esthétique neutre. Je souhaite redonner au support une valeur esthétique afin que l'outil puisse être valorisé par sa forme et sa sensibilité plastique.

Voici un travail effectué en pratique plastique. Ce projet représente un ensemble de cartes reprenant différents motifs folkloriques polonais, faisant référence à des motifs vestimentaires, ou floraux liés à plusieurs fêtes et légendes. J'ai repris le format des cartes de jeux pour que l'on puisse les manipuler.

Par ailleurs, un projet s'est construit en 2008, appelé La Décothèque ou Trafic temporaire de bibelots, c'est une plateforme franco-allemande. Ce projet artistique est à caractère social, il souhaite révéler l'identité collective. En effet, le projet fonctionne « sur l'échange de bibelots entre des personnes de différents pays et de différentes origines pour établir des liens culturels. »³² C'est une des références intéressante pour mon projet puisqu'elle est une forme d'outil de transmission qui favorise l'échange culturel. Ainsi par l'intermédiaire d'un outil numérique on envoie notre objet réel à la personne et on consulte sur cette plateforme l'histoire que l'expéditeur nous a envoyé. Cette plateforme se développe de plus en plus et organise à présent de vraies rencontres appelé « apéro-bibelots » entre les personnes intéressées.

³² La Décothèque, [en ligne] < <http://decotheque.eu> > 2008.



3

LA TRANSMISSION
& LE RAPPORT AU TEMPS

La transmission des cultures, des filiations et des mémoires ? Oui, mais qu'est-ce que transmettre ? Transmettre sa culture et garder trace de celle-ci pour pouvoir la faire vivre et évoluer. Est-ce en racontant des histoires oralement ? En laissant trace de son passé par des écrits ? En apprenant des savoir-faire ? Ou est-ce encore en léguant des objets ? En effet, la transmission constitue toutes sortes de formats différents.

Revenons à sa définition. D'un point de vue sociologique la transmission « constitue un ensemble des procédés par lesquels des éléments de civilisation se répandent dans les sociétés humaines. »³³ Aussi pour Régis Debray « la transmission est un transport de l'espace qui se prolonge (...) dans le temps, d'une génération à l'autre. »³⁴ Certes la transmission reste quelque chose qu'on lègue afin que ce savoir ce perpétue. conteurs, artisans, maîtres, enseignants, ancêtres, parents ou voyageurs, tous ont en commun d'avoir transmis un savoir, ou un savoir-faire.

Par ailleurs, selon l'auteur transmettre c'est aussi faire acte de culture. Une culture peut être propre à un groupe, ou à une société. Celle-ci va le traduire au travers de croyances, de valeurs et de normes qui vont ensuite être à leurs tours transmis par une éducation, et un enseignement. Ici nous nous intéressons à ce que l'enfant reçoit de ses pairs. En effet, cette transmission va le construire, et cela sera de son ressort d'en tirer profit. Certes ce qui distingue l'homme de l'animal est bien cette capacité de non reproduction à l'identique mais d'amélioration d'une génération à l'autre : « Ce que tu as hérité de tes pairs, afin de le posséder, gagne-le »³⁵ disait Goethe. Ainsi ce que nous recevons, notre héritage constitue un choix, nous pouvons en faire ce que nous voulons, à nous de savoir bien l'utiliser pour nous construire.

33 Willems, 1970 [en ligne] < <http://www.cnrtl.fr/definition/transmissions//1> >

34 Régis DEBRAY, *Transmettre*, édition Odile Jacob, 1997.

35 Claudine ATTIAS-DONFUT et François-Charles WOLFF, *Le destin des enfants d'immigrés, un désenchaînement des générations*. Paris, Stock, collection "Un ordre d'idées", 2009.

FAVORISER & AMÉLIORER L'ÉCHANGE INTERGÉNÉRATIONNEL

Dans ce processus de transmission, l'échange intergénérationnel constitue l'un des principaux canaux de la transmission d'une tradition et d'un patrimoine culturel. En effet, cela est important d'avoir des relais qui symbolisent une mémoire des événements passés. L'histoire évolue, de multiples événements marquent notre histoire et la connaissance, la compréhension du passé permettent de mieux appréhender le présent, voire aussi le futur. Tirer des leçons des expériences et des erreurs commises auparavant permet de ne pas les reproduire.

Aujourd'hui nous assistons à un rapide renouvellement technologique qui contribue à creuser un fort fossé entre les générations. Les relations petits-enfants grands-parents restent parfois difficiles car ils n'ont pas la même familiarité avec les dispositifs de communications : Sms, Mms, internet, messagerie instantanée, réseaux sociaux, applications en tout genre...etc. Ces nouvelles formes d'échange et de communication laissent parfois perplexe les anciennes générations. Ainsi elles se sentent étrangères à la société contemporaine et créent des échanges difficiles avec les plus jeunes.

Dans mon projet je souhaite améliorer et favoriser ces échanges dans le but qu'ils soient constructifs pour chacun d'eux. En organisant peut-être des activités manuelles grâce à des outils et de jeux expérimentaux pour renforcer les liens. En effet, les jeunes reçoivent de moins en moins des anciens : alors comment favoriser ce dialogue et introduire un temps peut être plus participatif entre ces deux générations ?

VERS LE PROJET : LE JEU COMME OUTIL DE TRANSMISSION & FONCTION SOCIALE

Le jeu est reconnu comme un véritable outil d'apprentissage. Sous toutes ses formes il participe à la transmission du savoir en collectivité. En effet, il permet l'acquisition de plusieurs apprentissages fondamentaux. Il est un lieu de transmission de connaissances et d'expériences, d'acquisition de comportements, permettant de s'intégrer dans le monde et donnant envie de faire ce qui l'aide à apprendre et à évoluer.

La cloche de l'école sonne, c'est l'heure de la récréation. Les enfants se précipitent dans la cour et sortent tous leurs cartes de leurs cartables. Jules, Léa, Mathieu et Justine commencent à s'échanger les images colorées Pokémon. Plusieurs enfants s'agglutinent autour d'eux et observent leurs interactions. Le jeu commence, tous sont intrigués !

Tripotant son paquet, Théo s'approche timidement du groupe et essaie de comprendre comment ça marche, il observe. Antoine, un autre de ses camarades de classe, a repéré les cartes de Théo et décide de s'approcher de lui :

- « tu m'échangerais cette carte contre celle-là ? » en désignant la carte Dracofeu rouge pailletée qui dépasse de ses mains.

Théo est intrigué. Il ne connaît pas les règles, mais voit l'engouement que cela provoque. Cela lui donne envie à son tour de participer à ce jeu.

- Théo : « Euuh... ?! »

- « Tu ne devrais pas l'échanger contre celle-là. » Intervient sa copine Juliette. « La carte Dracofeu est une carte très forte, la carte de Théo l'est beaucoup moins. Mais propose-lui plutôt la carte Florizar ! » Lui désigne t-elle.

- Théo : « Mais pourquoi elle est plus forte elle ? »

Juliette et Antoine lui expliquent les règles, d'autres enfants se mêlent à la discussion et bombardent Théo de conseils. Tous veulent donner leurs points de vue et en même temps d'autres échanges se créent dans la mêlée.

La cloche retentit pour marquer la fin de la récréation. Théo a finalement échangé sa carte. Content d'avoir réussi son échange, et fier de faire partie du clan Pokémon, il rejoint tranquillement les rangs de sa classe. Il sait avec qui il voudra échanger sa carte la prochaine fois. Déjà, plusieurs de ses camarades veulent participer à l'échange.

La journée passe et l'heure de la sortie des classes arrive. Les profs ouvrent les portes de l'école. Une rangée de parents attend devant la sortie.

Dans la foule, Théo reconnaît de loin le manteau de son père.
- le père : « Bonjour bonhomme ! » Lance t-il. « Donne-moi ton sac je suis garé tout près ».

- Théo : « nan ! Attends regarde ma carte papa ! Je l'ai échangée contre Florizar ! »

Théo lui explique à son tour les règles.

- Le père : « Bien joué ! Mais c'est quoi ce jeu, c'est nouveau ça nan ? »

- Théo : « Ouiii ! C'est des cartes Pokémooon ! » Crie-t-il !

- Une des mamans qui attendait devant l'école entend la conversation.

Le regard rieur des deux parents se croise !

- la mère : « Salut Marc ! Je vois que chez vous aussi il y a une fascination pour les Pokémon »

Le père l'a reconnaît et lui sourit en levant les yeux au ciel. « Oui, c'est nouveau ! Juliette aussi ? »

- Juliette interrompt la conversation « Maman ! Maman ! On pourrait inviter Théo ? On jouera aux cartes comme ça ! » Lui dit-elle.

- la mère : « oui, on organisera ça mercredi après-midi si

tu veux ? Ça vous irait Marc ? »
- Théo : « Ouaiiii ! » intervint Théo.
- Le père : « oui, ça marche j'en parlerais à Estelle c'est elle qui vient le chercher mercredi, je lui dirais qu'il sera chez vous »
- la mère : « Très bien on fait comme ça alors, à mercredi Théo ! Au revoir ! »
- le père : « au revoir »
- Juliette : « Saluuuut Théo !!! »
- Théo : « Salut !!! »

De retour à la maison, Théo se précipite et pose immédiatement son cartable sur le carrelage de la cuisine. Il s'installe autour de la table à manger encore fasciné par ses nouvelles cartes.

Dans la soirée, les parents de Théo essaient de se prêter au jeu et de comprendre les différentes catégories que leur explique leur fils.

La mère : Mais pourquoi tu peux l'échanger contre celui-là ?
Théo : Parce que Dracofeu est meilleure maman ! Et en plus, Juliette m'a dit que celui-là a beaucoup plus de force que l'autre, regarde la légende en haut de la carte ! Tu vois ?
Le père : Regarde Théo t'as vu cette carte ? Bulldozer !! he he ! Ça, c'est du monstre ! Tu n'as pas le même dans tes jouets figurines que papi t'avait offerts ?
Théo : si si !

Après plusieurs batailles et échanges de cartes.

Le père : « Tiens c'est marrant tu sais quoi ça me fait penser au jeu de billes quand j'étais gamin ! Il y a avait la même fascination. Tu y jouais toi aussi ? »

La mère : « c'est vrai je me souviens que mon frère en avait gagné un paquet dans la cour de l'école ! Je ne sais pas si

c'était pareil chez vous, mais en Pologne il y avait deux types de billes, les normales et celles appelées les pépites qui valaient beaucoup de billes ! »

Théo : « ha oui ? Mais comment il a gagné toutes ses billes l'oncle Tom ? »

La mère : « ha ! ça, c'est toute une histoire ! Si ta grand-mère était avec nous, elle me tirerait les oreilles de t'avoir raconté tout ça ! En fait ce jour-là ... »

Durant cette soirée, Théo aura appris plein d'histoires familiales, allant des quatre-cents coups de son oncle à la rencontre de ses parents et aux recettes incroyables de sa grand-mère. Véritables outils d'apprentissage, le jeu peut prendre plusieurs formes tout en participant à la transmission du savoir en collectivité. Ainsi, il est un lien de transmission de plusieurs apprentissages fondamentaux et peut comme ici resserrer les liens familiaux.

-

RÉCITS, MÉMOIRE ET IDENTITÉS.

L'exposition « Récits, mémoire et identité » rassemble 10 œuvres, dont 3 images photographiques, 6 installations, et 1 sculpture.

Cette exposition tente d'explorer comment ces différents artistes développent le lien qu'ils ont aux souvenirs, à l'histoire de l'autre, à leurs héritages et à leurs univers singulier et subjectif. En effet, l'exposition propose un regard à chaque fois différent sur ce que peut être le récit, en étudiant les relations entre l'artiste et l'œuvre, le passé et le présent, le réel et la fiction.

Chaque artiste laisse voir son œuvre d'une manière qui lui est propre. Aussi, nous avons trouvé, soulignées par les œuvres et la démarche des artistes, la qualité picturale et la relation qu'il y a à leur histoire personnelle. Entre narration séquentielle, séries photographiques, objets fictifs, œuvres miniatures, Marianna Poulet nous propose de déambuler parmi ces créations à travers un seul et même fil conducteur.

SOPHIE CALLE, THE HOTEL SERIES - 1981-83.

Cette série photographique en noir et blanc représente des objets étrangers, dans un espace intérieur. Faisant référence aux objets intimes de personnes inconnues, Sophie Calle tente de représenter le réel en observant les détails de la vie quotidienne.

L'ensemble de la composition photographique semble soigné, les objets sont rangés les uns derrière les autres comme disposés pour une mise en scène. Ces photos révèlent un sentiment d'absence et de mystère. En effet, chaque objet fait référence à la vie d'une personne qui nous est inconnue.

Disposées de manières successives ces photos cachent une histoire, un secret que chacun peut s'imaginer. En effet, ces objets sont présentés comme témoin de l'absence. Sophie Calle accompagne souvent ces images d'un texte explicatif. Ainsi l'ensemble de ce travail peut faire penser à un reportage photo.

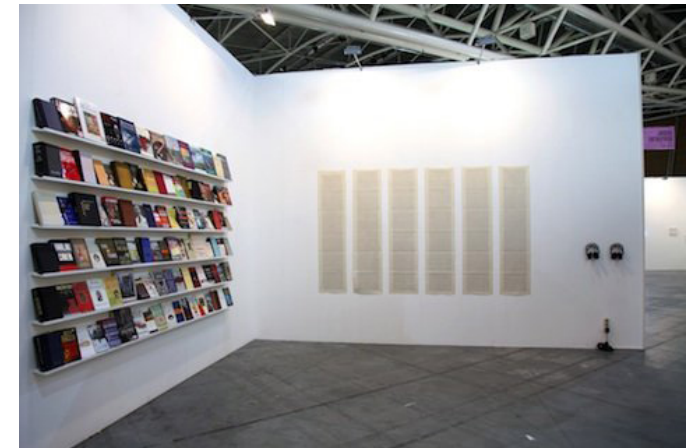
Aussi dans ce travail l'artiste suit un protocole particulier étant donné qu'elle prend le rôle d'une femme de chambre en enquêtant sur les traces de l'intimité et de l'étranger. Ainsi, ici, elle « tente de définir le sentiment d'ambivalence entre dévoilement et impossibilité à saisir, même au creux de l'intime, l'essence même de l'autre. »



JULIEN PRÉVIEUX, FORGET THE MONEY - 2011.

Est une installation qui est composée de deux parties. Tout d'abord une bibliothèque ayant appartenue au célèbre escroc Bernard Madoff. Tous ces livres ici exposés faisaient partie de sa bibliothèque et font référence au fameux scandale auquel il a été exposé. Ainsi ces livres sont répartis sur 6 étagères et posés les uns à côtés des autres sur un mur blanc. Aucune couleur ne semble dominer, ils ont une chromie assez hétéroclite. Ces multiples ouvrages constituent un lien étroit avec son histoire, car ils annoncent de manière prémonitoire l'objet de son arrestation (End in Tears, No Second Chance, The World is Made of Glass, The Investigation, White Shark, K is for Killer,...).

En face de cette bibliothèque, l'artiste dispose de grands tirages accumulant toutes les phrases des livres disposés avec le seul et même mot : « money ». Entre intimité et scandale médiatique, l'artiste a voulu mettre en relation l'objet et l'identité d'un homme.



ANNETTE MESSENGER, MES VŒUX - 1989.

L'artiste présente ici une installation de mélange photographique, en noir et blanc. En effet, chaque photo représente un gros plan d'une partie du corps humain plus ou moins grande: yeux, mains, jambes, bouches, ventre, et seins... Ces photos sont chacune encadrées, suspendues à une ficelle, et superposées les unes aux autres en formant une composition circulaire. L'ensemble de ce dispositif est assemblé de 262 photos de parties de corps morcelés qui crée un kaléidoscope d'œuvres étranges et composites. En restant dans les tons sombres (le noir et blanc) Annette Messenger donne une certaine pudeur et une sobriété à son installation. Son travail reste cependant très sensible, car chaque photo est comme un objet précieux qui est de l'ordre de l'intime. Par ailleurs, le lien entre son œuvre et le titre « Mes vœux » fait référence à des effigies, tels des ex-voto, qui sont des images ou des objets de formes multiples qui évoquent un vœux ou une reconnaissance. Ainsi, son travail interroge le privé, l'intime, le dévoilement et l'exhibition tout en menant sa réflexion sur le corps, et l'identité.



CHIHARU SHIOTA, PERSPECTIVES - 2015.

Dans cette installation, l'artiste japonaise Chiharu Shiota a disposé près de 400 chaussures individuelles. Chaque chaussure est accompagnée d'un mot personnel. Ces mots sont des souvenirs reliés à l'objet, qui sont eux-mêmes reliés à toutes les autres chaussures par un fil rouge de 6,5 km.

Tous ces fils se relient à un seul et même point en formant ainsi une toile gigantesque. Cette scénographie autour de l'objet et du souvenir est fortement marquée par le fil qui crée le lien entre chacune des histoires. Ainsi cette immense installation porte une importance particulière à l'objet, et aux liens qui relient les êtres humains entre eux.



RAYMOND DEPARDON, PHOTOGRAPHIE DE L'EXPOSITION LA
TERRE DES PAYSANS - 2008.

La photographie ici présentée nous plonge dans l'intimité
du monde rural. En effet, Raymond Depardon explore le lien
originel qui le relie à ce monde, « un lien fort qui prend
sa source dans l'enfance même du photographe ».

Dans l'image ici présentée, Raymond Depardon cadre le
coin-cuisine, en se plongeant dans l'espace intime du pay-
san. Mettant au premier plan la table à manger où sont dis-
posés couverts, assiettes, et bouteilles, nous remarquons
que l'artiste cadre le personnage loin de l'objectif, et le
met presque au dernier plan. Le paysan reste isolé, éloigné
et presque oublié par tous ces objets qui l'entourent. Ce-
pendant, l'homme recroquevillé reste au centre de l'image et
garde aux yeux du photographe toute son importance.



MARCEL DUCHAMP, LA BOÎTE EN VALISE - 1936-49.

La boîte en valise, œuvre de Marcel Duchamp réunis plusieurs de ses travaux sous forme de répliques miniatures. En effet, une dizaine de ses œuvres iconographiques sont disposées de manière éparse devant la boîte coulissante, tel un portfolio pliable regroupant ses images et ses peintures. Ce dispositif donne une tout autre dimension à ses travaux. En effet, ce ne sont plus des œuvres exposées dans un musée derrière une vitrine, mais des œuvres plus accessibles et manipulables, avec lesquelles on peut jouer, compiler et assembler librement.



ETIENNE-MARTIN, LE MANTEAU - 1962.

Le Manteau, œuvre d'Etienne Martin est ici présenté en une série de quatre photographies couleurs. Cette sculpture habitacle fait partie de la série « Habitacles ». « C'est dans la matière de ses souvenirs d'enfance, liés à sa maison natale de Loriol, dans la Drôme, que l'artiste reconnaîtra lui-même avoir construit son œuvre ».

Dans cette image nous pouvons noter que la sculpture est visible par quatre points de vue différents. En effet, l'œuvre est tissée par plusieurs matériaux colorés. Différents motifs la composent comme une cartographie sensible où se mêlent tissus, cordes et souvenirs. Ce lien tramé présent sur le dessus du manteau compose une structure lourde et complexe. L'homme et l'œuvre s'assemblent et se mêlent au point de ne plus pouvoir les dissocier. A eux seuls ils forment un personnage et une architecture fascinante. Ce grand manteau forme comme une cape protectrice liée sans doute à la demeure des souvenirs de l'artiste. Ainsi composée de couleurs froides, de cordes tressées et de matériaux épais, l'ensemble de l'œuvre nous transporte dans un univers calme et apaisant.



CHRISTIAN BOLTANSKI, VITRINES DE REFERENCES - 1971.

Dans cette œuvre, Christian Boltanski propose une vitrine où sont confrontés plusieurs éléments photographiques, textuels et graphiques. En effet, ces objets hétéroclites sont comme un témoignage d'une vie vécue. Ce sont des objets fabriqués par l'artiste dans le but de recomposer de manière fictive une partie de son autobiographie. Morceaux de tissus, échantillons d'écriture, photographies, boulettes de terres, fils de fer, épingles... Ces différents objets sont mis en scène, assemblés et soigneusement disposés tel un jeu de composition. L'artiste essaie de créer du sens autour de ces objets divers pour composer un nouveau récit et une nouvelle identité. Dans cette œuvre Christian Boltanski questionne son travail sur les thèmes de l'enfance, du souvenir et de la mémoire tout en faisant référence à son histoire personnelle.



CLAUDIO PARMIGGIANI, LA BIBLIOTHEQUE DU COLLEGE
DES BERNARDINS

Cette image représente l'empreinte d'une immense bibliothèque. L'installation s'étend sur un mur de plusieurs mètres. Sur les étagères de multiples livres en négatif sont disposés. On ne voit que la trace noire laissée par les livres brûlés sur le mur blanc. Elles sont comme des ombres, tel des fantômes qui ressurgissent du passé. L'ensemble semble complètement irréel. Les nuances gris et blanc de l'œuvre semblent projeter une belle lumière de l'espace et accentuent davantage cet aspect doux et velouté.

Cette installation spectaculaire transmet un aspect quelque peu poétique, et rappelle une histoire et une mémoire enfouie. En effet, le lieu et l'espace où cette œuvre s'expose, est un lieu historique. Cet ancien bâtiment religieux renferme une ancienne université. Ainsi ce lieu d'histoire dialogue et résonne avec l'œuvre.



DUANE MICHALS, SERIES GRANDMOTHER
AND ODETTE VISIT THE PARK - 1992.

Voici une série photographique en noir et blanc de petits formats. Duane Michals nous expose ici un ensemble d'images narratives. En effet, dans ses photographies l'artiste mélange souvent écrits et récits photographiques.

Dans la série « Grandmother and Odette visit the park » la composition de l'image et du cadrage semble prendre toute son importance. Ces photographies sont comme des scénarios de courts moments ou des souvenirs marqués par un style très poétique. Souvent, l'artiste utilise comme modèle ses proches (frères, sœurs, grand-mère...). Ainsi il met en scène et interroge les rapports familiaux en jouant avec la sensibilité de l'image et les flous optiques.



-

Conclusion

Toutes les recherches et les rencontres que j'ai pu faire en lien avec la transmission culturelle, m'ont permis de découvrir une part de la culture polonaise que je ne connaissais pas. Suite à des discussions avec des familles, des amis, des enseignants, et des bénévoles de l'Association polonaise, j'ai pu voir de quelle manière la culture se partageait et s'enseignait. Transmise, elle prend plusieurs formes et elle évolue. Elle se nourrit et s'enrichit grâce à notre environnement et au contact d'autres cultures. Ainsi mon projet s'oriente vers la réalisation d'outils participatifs qui valorisent le récit, l'échange intergénérationnel et le temps familial.

ANNEXES

-

Stratégie Marketing et Juridique

Dans notre séminaire nous allons nous interroger sur les différentes solutions pour favoriser la mixité culturelle. D'une part, en encourageant le développement d'une culture plus variée et moins dépendante des financements publics, et en rendant d'autre part, plus accessible cette culture auprès d'un public plus diversifié.

Dans ma partie, je vais tenter d'y répondre en m'intéressant plus particulièrement au financement alternatif. En effet, aujourd'hui existe t'il une autre forme de financement pour la création d'un projet culturel ? Et comment ces projets culturels peuvent être moins dépendants des financements publics ?

-

Introduction

La crise financière actuelle provoque aujourd'hui une déstabilisation du système économique mondial et force plusieurs institutions à revoir le montant de leur budget. Restriction budgétaire oblige, on se demande aujourd'hui comment trouver un moyen de financement alternatif afin qu'un projet culturel se crée ?

En effet, les projets culturels proposés par les Institutions publiques restent limités par le budget imposé. Quelle alternative choisir pour proposer des projets culturels plus diversifiés sans être contraint par les budgets des institutions ?

-

I. UN FINANCEMENT POUR QUEL PROJET CULTUREL ?

La culture recouvre des aspects très variés. En effet, mon projet s'élabore dans un Institut où s'organiseront divers types d'événements et de projets culturels variés, reliés à la culture Polonaise. C'est pourquoi nous entendons ici par projet culturel des projets diffusés par des institutions ; les musées, les Instituts, les cinémas, les mairies, les bibliothèques, les conservatoires, les organismes, les festivals, ou encore les théâtres.

En effet, aujourd'hui la culture est en péril. L'Etat diminue les subventions des collectivités locales et de ce fait, de plus en plus d'institutions culturelles disparaissent. Or, favoriser l'accessibilité de la culture, et proposer une diversité culturelle pour le plus part du public, est un moyen de garantir une transmission culturelle stable et durable. Ainsi, la culture garde une place importante dans nos sociétés et nous tenterons de voir les différents moyens de financement qui restent possibles.

-

Comme annoncé précédemment, les institutions culturelles sont aujourd'hui confrontées à de nouveaux défis économiques. En effet, un type de financement est possible, celui du sponsoring. De plus en plus souvent, les institutions culturelles doivent trouver des sponsors privés pour financer leurs projets. La promotion de la culture implique également de servir des secteurs particuliers de la population. Ainsi une économie plus libérale et un Etat moins généreux demandent aux institutions culturelles une flexibilité.

-

SPONSORING CULTUREL & PARRAINAGE

Le sponsoring est donc une réponse à ce problème. En effet, il constitue de manière plus précise « le soutien matériel apporté à une manifestation, à une personne, à un produit ou à une organisation en vue d'en retirer un bénéfice direct »³⁶.

36 LE PETIT ROBERT,
Définition du sponsoring.

Par conséquent, le sponsoring est un acte commercial qui donne lieu à une facturation, mais qui ne propose pas d'avantages fiscaux. En effet, l'accord de sponsoring prévoit précisément les contreparties, découlant de la somme payée par le sponsor à l'individu ou l'organisation sponsorisée.

Ces contreparties ont le plus souvent différentes formes de visibilité publicitaire : affichage sur le lieu de l'événement, présence sur les affiches annonçant l'événement, sponsoring maillot ou divers objets marketing. Mais elles peuvent aussi en complément prendre la forme d'une participation à des événements du sponsor, à destination de ses clients ou salariés, séminaires vendeurs par exemple.

Ainsi, le sponsoring est considéré comme une prestation de service fournie par le sponsorisé. L'objectif premier est donc la promotion de l'image de l'entreprise, puisque figure le nom, la marque ou encore le logo de l'entreprise mis en évidence sur tous les supports et à sa disposition. En d'autres termes, le sponsoring ou parrainage est assimilable à de la vente d'espaces publicitaires.

-

Prenons l'exemple de l'entreprise ENI énergie qui sponsorise le Musée du Louvre à Paris. ENI énergie est une entreprise de gaz naturel qui s'est engagée dans la promotion et le soutien de différents projets culturels avec le Musée du Louvre. En effet, elle estime que la culture est un élément fondamental pour la croissance et le développement de sa société. Son

slogan est « Culture de l'énergie, énergie de la culture ».

En effet, pour ENI, cela semble primordial d'entretenir des relations entre l'industrie et la culture. Ainsi en 2008 ils ont commencé à soutenir le Musée du Louvre pour diverses expositions. Cette collaboration a reçu beaucoup de succès, ainsi ils ont souhaité poursuivre ce partenariat et renouveler l'alliance. Ainsi leur nom est actuellement gravé sur la Pyramide du Louvre.

Grâce à cette alliance, ils ont pu développer davantage de projets culturels aussi bien en France qu'en Italie. Par ailleurs, ce partenariat inclut d'autres activités comme le soutien d'importantes restaurations, ou encore différentes sessions de journées d'études, aussi l'utilisation des lieux du Musée en vue de visites privées ou d'événements.

En définitive, ce choix de financement est un échange de bons procédés. D'une part le musée peut faire vivre son projet grâce aux gains qu'il a perçus par l'entreprise. D'autre part l'entreprise qui sponsorise construit son image de marque, tout en possédant un espace publicitaire.

-

LE MÉCÈNAT CULTUREL

Les Institutions culturelles peuvent également faire appel aux mécènes pour financer leurs projets. Selon le texte de loi le mécénat constitue « le soutien matériel apporté sans contrepartie directe de la part du bénéficiaire à une œuvre ou à une personne pour l'exercice d'activités présentant un intérêt général »³⁷. En effet, contrairement au sponsoring le mécénat ne demande pas de contrepartie financière.

On peut trouver deux formes de Mécénat : le mécénat financier, et le mécénat de nature. Le mécénat financier correspond plutôt à un don en numéraire (chèques ou virements),

37 [en ligne]
< <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Politiques-ministerielles/Mecenat/Qu-est-ce-que-le-mecenat> >

soit en versement de cotisations, ou de subventions. C'est la façon la plus simple pour une entreprise de faire du mécénat. De plus, ce type de mécénat peut également impliquer directement les salariés de l'entreprise mécène en prélevant sur leurs salaires individuels et pas uniquement sur le budget de l'entreprise.

Le mécénat de nature est différent, il peut être une aide d'ordre matériel ou immatériel. D'une part, matériel c'est-à-dire comme un don d'un bien immobilisé (voiture, mobilier, matériel etc.) ou par la mise à disposition de locaux, de fournitures, ou encore par l'exécution d'une prestation de service tel que réparation ou entretien. Il peut être aussi une aide immatérielle, par l'intermédiaire d'un mécénat dit technologique ou scientifique, de compétences, de détachement de personnel mais aussi par l'intermédiaire du bénévolat.

Par ailleurs, il faut savoir que lorsqu'une entreprise fait un don à un organisme d'intérêt général, elle bénéficie d'une réduction de l'impôt sur les sociétés. Si l'organisme soutenu est un organisme habilité, la réduction d'impôt est égale à 60 % du montant du don effectué en numéraire, en compétence ou en nature, et retenu dans la limite de 0,5 % du chiffre d'affaires H.T. Cette réduction peut atteindre 75 % voire 90 % selon la nature du projet soutenu.

Cependant un problème se pose. En effet, dans le mécénat la complexité est de fidéliser les mécènes afin qu'ils soutiennent l'activité principale des institutions. Le problème est parfois une trop grande abondance de fonds pour certains projets plus porteurs et des difficultés à trouver des soutiens pour la programmation culturelle de base. Cette instabilité provenant du mécénat est un risque de déséquilibre pour les finances des institutions culturelles.

-
Ainsi en faisant appel à ces deux financeurs privés comme les mécènes et les sponsors, on peut se demander que devient le véritable rôle des institutions culturelles ? Est-ce quelles ont pour vocation de devenir industrie de consommation et simple divertissement ?

Il est vrai que les musées sont de plus en plus nombreux à être en compétition entre eux pour attirer les visiteurs, mais aussi avec les autres lieux de culture et de divertissement. Populaires ou élitistes, petits ou grands, les lieux de consommation culturels se multiplient dans notre espace. Cinémas multiplexes, musées, espaces d'expositions, galeries, mais aussi salles de spectacles... les citoyens et les visiteurs sont submergés par l'offre de loisirs. Ainsi on se demande si ces moyens de financement privés ne provoqueraient pas une dérive de ces institutions, oubliant la vocation première de la culture. Nous constatons ainsi que dans les relations entre les entreprises et le secteur culturel, le mécénat semble représenter un témoin privilégié. En effet, il reste encore une alternative limitée car il ne saurait remplacer la contribution du secteur public. Même s'il constitue une source non négligeable, il n'a pas le profil d'un nouveau modèle économique de la culture.

- II. VERS UNE ÉCONOMIE COLLABORATIVE

Mais pourquoi la culture ne serait-elle pas un terrain privilégié pour une économie collaborative ? Aujourd'hui il existe plusieurs logiques économiques, qui ne se réduisent pas uniquement à une société de capitaux et de marchés. Nous pouvons utiliser des financements alternatifs plus indépendants et libres.

-

ÉCHANGE & TROC DE COMPÉTENCES

L'échange de compétences est quelque chose qui apparaît petit à petit mais qui n'est pas encore bien défini et développé dans le secteur culturel. Néanmoins certaines associations existent et proposent leurs services comme l'association Les Voleurs.

Cette association essaie d'aider à la réalisation de projets culturels grâce au troc de compétences. En effet, ce type de fonctionnement permet au projet d'évoluer et de se construire d'une autre manière tout en se tenant à l'écart des circuits traditionnels de l'industrie culturelle et des problèmes récurrents de financement vus précédemment. En effet, l'idée première de cette association est que chaque porteur de projet propose ses services et ses compétences pour un autre projet. En échange, la compétence qui manque, lui est apportée par un autre créateur. Ce modèle fonctionne mais a du mal encore à faire ses preuves actuellement.

-

LE CROWDFUNDING

En effet, comment par le biais d'une économie collaborative, faire naître et financer un projet culturel ?

Il existe un financement dit participatif « le Crowdfunding » ou « financement par la foule ». De plus en plus utilisé aujourd'hui, cette plateforme est en quelque sorte une autre façon pour les entreprises, les particuliers et maintenant les institutions, de récolter des fonds pour leurs projets. La plupart du temps, c'est l'association d'un grand nombre de personnes investissant un petit montant, qui permet aux porteurs de projets de trouver les fonds demandés. Ce mode de financement est également un moyen de fédérer le plus grand

nombre de personnes autour de son projet.

-

La plateforme Kisskissbankbank

Kisskissbankbank, une des plateformes collaboratives qui existe aujourd'hui, met en relation des créateurs de projets et des contributeurs. En effet, cette plateforme permet aux créateurs de créer leurs propres projets et aux contributeurs d'aider les créateurs dans leurs financements.

L'utilisation est simple. Sur le site, le créateur du projet rédige sa page « projet ». Par la suite il peut promouvoir son « projet » sur la page du blog, et l'alimenter régulièrement. Ainsi une fois que le projet est publié et qu'un contributeur potentiel se manifeste, le créateur peut envoyer aux contributeurs une contrepartie. Cette contrepartie peut être soit financière (par exemple lui offrir un pourcentage des parts du projet), soit de l'ordre d'un don matériel.

Par ailleurs, « Les Mentors », c'est-à-dire des institutions, des médias, ou encore des marques peuvent soutenir le projet du créateur. Ces « Mentors » peuvent à leur tour sélectionner les meilleurs projets créatifs de leur propre communauté et les proposer sur le site de Kisskissbankbank.

Le site de KissKissBankBank perçoit une commission de 5% sur les fonds qu'ils ont réussi à collecter. Mais 3% viennent s'ajouter pour les frais de transactions bancaires, ce qui fait un total de 8% TTC pour une collecte réussie. Ainsi cette commission est facturée automatiquement aux créateurs du projet. Et ils ne reçoivent rien lorsque les collectes de fond pour un projet échouent.

Ainsi cette plateforme propose un moyen de financer son propre projet tout en devenant indépendant et libre.

Aujourd'hui grâce au Crowdfunding, certaines institutions publiques se mettent au financement participatif. Cette économie connaît un essor spectaculaire grâce à sa capacité de tirer pleinement profit de la puissance d'internet et des réseaux sociaux. Ainsi le Musée d'Orsay à Paris a lancé une campagne sur le site Ulule.com pour restaurer le tableau, « L'Atelier du peintre » du célèbre peintre Gustave Courbet.

Ce tableau a subi plusieurs manipulations qui ont altéré son état de conservation. Aujourd'hui le musée reçoit beaucoup moins de subventions, c'est pourquoi il fait appel aux citoyens pour participer à cette restauration. L'ensemble est estimé à 600 000 euros, et 5000 euros ont déjà été récoltés sur le site. Il précise que les donateurs peuvent participer à partir de 5 euros. En contrepartie ils auront une réduction d'impôt, un accès privilégié au musée, ainsi que leurs noms affichés sur le site du musée.

Il semblerait qu'aujourd'hui les musées font face à d'importantes restrictions budgétaires comme dans d'autres secteurs d'activités actuellement. Le crowdfunding est une alternative financière qui pallierait à ce problème.

Par ailleurs, cette initiative donne aussi une toute autre dimension à l'accès culturel. Cette implication citoyenne donne une approche plus sociale et collaborative. Les citoyens se sentent plus impliqués, proches et acteurs de leur patrimoine culturel. L'appel au mécénat change leur rapport direct avec la culture.

Néanmoins d'autres institutions font aussi appel au financement participatif. Le Musée national d'archéologie de Saint-Germain-en-Laye mais aussi la Bibliothèque nationale de France et de nombreuses initiatives locales ont fait l'expérience.

De la même manière la série « Hero Corp » a fait appel au crowdfunding pour financer sa dernière saison. Faute de moyens et la perte d'un de leur partenaire, le réalisateur explique que le financement participatif a été une bonne alternative. Ainsi en six heures, ils ont réussi à récolter 60 000 euros et réaliser le dernier épisode grâce à leur public.

Ce nouveau type de financement pousse par la même occasion des particuliers à construire leur propre projet. Valérie, jeune formatrice de 29 ans en langue étrangère, vit à Madagascar depuis deux ans et a imaginé une bibliothèque itinérante en pousse-pousse pour que les enfants et les adolescents du coin puissent facilement avoir accès aux livres. Ainsi elle demande de l'aide pour lancer la construction d'un « BiblioPousse » pour adultes, assurer les frais de fonctionnement (animatrices, tireurs de pousse, et matériels) ainsi qu'assurer les frais d'acheminement des livres.

Bien que l'économie collaborative vienne d'apparaître, elle semble être un moyen de financement assez satisfaisant et porteur. Son engouement chez les particuliers et son apparition dans le secteur institutionnel montrent qu'elle peut être une alternative viable pour le développement de l'offre culturelle.

Cependant cette économie change considérablement les rapports entre le secteur public et privé. La question se pose si cette alternative peut durer ?

Cette nouvelle économie s'est développée rapidement et les pouvoirs publics ne savent pas encore comment réagir face à elle.

Il est certes intéressant pour mon projet de faire appel à cette économie alternative qui permet de changer nos rapports sur le plan culturel et de rapprocher les citoyens,

participant de ce fait plus activement, mais sans se tourner vers une économie de marché. Ainsi l'arrivée de cette économie pose le problème de la place de la culture. Elle peut se tourner soit vers une économie de marché et perdre sa valeur, sa diversité et sa liberté, soit vers une économie plus libre et indépendante s'adressant directement à la population. Ce qui valoriserait ainsi sa diversité culturelle.

-
BIBLIOGRAPHIE

- OUVRAGES

- Pierre BOURDIEU, *La notion d'habitus*, texte de référence: *esquisse d'une théorie de la pratique*, Édition du Seuil (essais, 405), 2000.

- Edward T. HALL, *Au-delà de la culture*. Paris : Seuil, 1987. Collection Points Essais.

- Claudine ATTIAS-DONFUT et François-Charles WOLFF, *Le destin des enfants d'immigrés*, un désenchaînement des générations. Paris, Stock, collection "Un ordre d'idées", 2009.

- Musée rural des arts populaires, exposition « Mémoires des campagnes », collection HUMBERT.

- Musée rural des arts populaires en Bourgogne (Yonne), collection HUMBERT, Laduz par Aillant sur Tholon 89110.

- Grazka Lange, *Warszawa moje szalone miasto*, édition Tako, 2015.

- Georges Perec, *Je me souviens*, édition Fayard, 1978.

- Régis DEBRAY, *Transmettre*, édition Odile Jacob, 1997.

- Walter BENJAMIN, *Le Conteur, Réflexions sur l'oeuvre de Nicolas Leskov*, traduit par Pierre Rusch (Oeuvres III, Paris, Gallimard, 2000, p. 114-151)

- Martine ABDALLAH-PRETCEILLE, *Éducation interculturelle*, collection Que sais-je ?, édition Presses Universitaires de France, 2004.

- Etapes Graphique n°225, *Enfance, dessins, objets, his-*

toires (littérature jeunesse, outils pédagogiques, illustrations, et applications, Mai-Juin 2015.

- Hubert REEVES, *L'univers expliqué à mes petits enfants*, Les Éditions du Seuil, 2011.

- Philippe LEJEUNE & Catherine BOGAERT, *Le journal intime histoire et anthologie*, les éditions Textuel, 2006.

- Daniel BOUGNOUX et Françoise GAILLARD, *Cahier de médilogie n°11 Communiquer/Transmettre*, Actes du colloque de Cerisy (juin 2000) Premier semestre, Gallimard, 2001.

- Shaun Tan, *Là où vont nos pères*, bande dessinée, collection Dargaud, 2007.

- FILMS

- Radu MIHAILEANU, *Va, vis et deviens*, film franco-israélien, 2005.

- Sofia COPPOLA, *Lost in translation*, film américano-japonais, 2003.

- Cédric KLAPISCH, *L'Auberge Espagnole*, film franco-espagnol, 2002.

- SITES

- La culture, [en ligne] < <http://portal.unesco.org/culture/fr/> >

- Patrick CHAREAUDAU, *L'Identité culturelle entre soi et l'autre*, Actes du colloque de Louvain-la-Neuve en 2005, [en ligne] < <http://www.patrick-charaudeau.com/L-identite-culturelle-entre-soi-et.html> > 2009.

- Leïlla HADD, *L'accent de ma mère, de la gêne à la fierté*, ARTE radio, enregistrement de 06'35, [en ligne] < http://arteradio.com/son/61657763/l_accent_de_ma_mere > 2016.

- Stéphane BAILLARGEON, *La transmission de la culture - Une précarité persistante*, Le journal Le Devoir (rubrique culture), [en ligne] <<http://www.ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/360365/une-precarite-persistante>. > 2012.

- *La Décothèque*, [en ligne] < <http://decotheque.eu> > 2008.

- WILLEMS, définition du mot transmettre, [en ligne] < <http://www.cnrtl.fr/definition/transmissions//1> > 1970.

- Marcel GAUCHET, *Comment transmettre ? Pourquoi apprendre ?* par Guillaume Perrault, Article du journal Le Figaro, [en ligne] < <http://www.lefigaro.fr/vox/societe/2014/02/07/31003-20140207ARTFIG00313-ecole-comment-transmettre-pourquoi-apprendre.php> > 2014.

- Mécénat, [en ligne] < <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Politiques-ministerielles/Mecenat/Qu-est-ce-que-le-mecenat> >

Étude rédigé en vue du projet de diplôme
développé au sein de l'école Le Corbusier
d'Illkirch-Graffenstaden dans le cadre du
diplôme supérieur d'arts appliqués.

Marianna POULET
DSAA design graphique
Le Corbusier
2015-2016

